
Préface

Gilles Bloch

Rien n'est plus intime que l'activité de l'esprit, et la façon dont il ordonne notre rapport au monde, aux autres et à nous-mêmes. Considérer notre vie intérieure d'un point de vue poétique ou philosophique est aisé, quand elle traduit une émanation positive des événements qui rythment notre vie et forment notre personnalité. À l'inverse, les fluctuations de la santé mentale, vécues comme des pertes de contrôle, sont encore perçues comme anormales, honteuses parfois. Ainsi, la description scientifique et médicale du psychisme souffre toujours de tabous, et à plus forte raison, le recours aux soins psychiatriques.

Les troubles mentaux sont pourtant fréquents. Nous sommes tous susceptibles d'en faire l'expérience au cours de notre existence, ou d'en observer les effets chez nos proches. Malgré le sentiment de familiarité et d'empathie qu'ils devraient susciter,

leur stigmatisation est toujours présente, avec des conséquences directes sur le diagnostic et la prise en charge des personnes – qu’elles soient affectées de troubles légers et transitoires, ou sévères et persistants.

La santé mentale est pourtant au fondement du bien-être individuel. Plus encore, elle doit se concevoir au niveau d’une population tout entière. Les défis auxquels sont exposées nos sociétés aujourd’hui – récemment soulignés par l’impact de la pandémie de Covid-19 – nous rappellent que l’accessibilité des soins est la condition pour rester en lien les uns avec les autres. Il ne saurait y avoir de progrès en santé sans un engagement fort dans la recherche et dans le soin en psychiatrie.

La France accuse encore, même si des efforts nationaux d’envergure ont été récemment décidés, un retard en la matière. La faute est ancienne, et issue d’une histoire qui dépasse largement les politiques de santé nationales. Pour comprendre cette situation, il faut saisir les relations entre les acteurs de l’histoire des sciences de l’esprit, de la médecine et de la psychiatrie. Il faut chercher comment leurs interactions ont forgé et fixé, avec le temps, le concept même de maladie mentale.

Cette histoire, qui s’articule à l’échelle mondiale, a construit les institutions médicales et les politiques de santé publique que nous connaissons aujourd’hui. Elle est à même de nous donner des clés pour aborder l’avenir, et construire des programmes de recherche qui visent juste, produisent des résultats utiles et contribuent à améliorer la santé mentale de tous les citoyens.

C’est à l’élaboration de ce récit que s’est consacré Jeffrey A. Lieberman. Ancien président de l’Association psychiatrique américaine, titulaire de la chaire de psychiatrie du Collège des médecins et chirurgiens de Columbia, directeur de l’institut psychiatrique de l’État de New York, il constitue une figure prééminente de la collaboration internationale en psychiatrie. Le

point de vue de cet *insider* de premier plan est riche et instructif. Il nous donne à voir, en nous décentrant de la situation française pour apprendre de l'histoire américaine, plusieurs siècles d'évolution de la recherche et de la pratique de la psychiatrie. Lieberman possède une verve qui rend d'autant plus vivante cette « *chronique honnête de la psychiatrie, y compris de ses escrocs et charlatans, de ses traitements nauséabonds et de ses théories grotesques* ».

Sans nul doute, cette honnêteté mordante est indispensable pour désamorcer la défiance qui pèse encore sur la discipline, ses recherches, ses praticiens, ses traitements ; une défiance qui contribue parfois au découragement des personnes malades, et à l'essor de thérapies pseudoscientifiques et dangereuses. La psychiatrie est pourtant en mesure de traiter un grand nombre d'affections mentales de manière efficace et peu interventionniste. Reste encore à en convaincre le plus grand nombre. Pour cela, un récit triomphaliste aurait été déplacé : l'évolution des connaissances sur les maladies mentales n'a jamais été faite d'avancées linéaires et de progrès inexorables, mais de crises, de controverses, de scandales, et surtout d'un engagement acharné de tous ses acteurs.

Ces tensions, Jeffrey A. Lieberman les explique avec brio afin que le lecteur puisse saisir comment, à la conception morale du psychisme, a succédé une compréhension neurobiologique des désordres mentaux. Celle-ci s'appuie désormais sur des classifications cliniques et diagnostiques, et sur l'étude des circuits cérébraux et des biomarqueurs. Elle est combinée à un large éventail de connaissances en génétique, psychologie clinique, immunologie, physiologie, neurosciences, psychopharmacologie et sciences sociales. Ceci afin de concilier l'étude du cerveau et des phénomènes somatiques en général, avec l'inscription du patient dans son environnement et son histoire

personnelle. Après tout, « *l'interprétation de la composante humaine extrêmement personnelle de la maladie mentale par un médecin bienveillant sera toujours un élément essentiel de la psychiatrie* ».

À travers les cahots qui ont rythmé l'émergence d'une science solide, cet ouvrage met en perspective les défis que la psychiatrie doit encore surmonter aujourd'hui : la caractérisation encore insuffisante de nombreux troubles, qui nécessite un effort de stratification et de classification ; le manque de thérapies personnalisées et de nouvelles molécules efficaces ; des leviers insuffisants pour changer la perception sociale des maladies psychiatriques ; et enfin, le besoin de plus de moyens dédiés à la recherche en psychiatrie. Cet ouvrage constitue une base essentielle pour apprécier comment, sortie de l'indifférence, la santé mentale doit entrer puis rester parmi nos priorités.

Dr Gilles Bloch, PDG de l'Inserm